

Voyage à Foix 1859

ADRIEN LAGRÈZE-FOSSAT

Le manuscrit du « Voyage à Foix » a été acquis par les Archives départementales de l'Ariège en 1997.¹

Adrien Lagrèze-Fossat, avocat de Moissac, avait été désigné comme membre du jury du concours régional agricole qui devait se tenir à Foix du 26 au 28 mai 1859. Il a laissé de son voyage et de son séjour un récit vivant, pittoresque et très informé, qui reflète la science qui était la sienne dans de nombreux domaines et une curiosité perpétuellement en éveil.

Une diligence l'amène de Toulouse à Foix, en compagnie d'autres voyageurs croqués avec humour et sympathie, et lui fait longer l'asile psychiatrique de la Haute-Garonne, les bourgs de Pinsaguel, Cintegabelle (où il évoque l'abbaye de Boulbonne), Saverdun, Pamiers et Varilhes. Arrivé à Foix, logé - sommairement - au collège, il s'intéresse évidemment au concours mais il remplit toutes ses heures disponibles par la visite des points notables du chef-lieu ariégeois, le château de Foix encore prison départementale, l'école normale de Montgauzy, la forge de Berdoulet, et par des excursions botaniques sur le Saint-Sauveur et sur le Pech de Foix qui l'intéressent bien plus que le bal obligé de la Préfecture.

Géologie, botanique, agronomie, histoire locale, tout l'intéresse, il s'informe, il s'interroge, il commente... et nous fournit ainsi un tableau très bien documenté de la cité fuxéenne au milieu du XIX^e siècle.

1 1 J 569.

De Moissac à Foix

I - Le voyage (aller)

Nommé, par arrêté ministériel du 4 avril 1859, membre du jury du concours régional de Foix, je quittai Moissac le 24 mai, vers sept heures du matin. A dix heures, j'étais à Toulouse et à midi ½, j'avais le plaisir de presser mon fils entre mes bras et d'apprendre de la bouche du proviseur du lycée qu'il continuait de travailler avec ardeur et de [se] distinguer parmi les bons élèves de sa classe ; je le revis encore le soir à 4 h ½ et, après lui avoir dit adieu, j'allai faire mes dispositions pour le lendemain. La voiture qui devait me porter à Foix partait à 7 heures moins quelques minutes du matin. A 6 h ¼, je fus rendu dans la cour de l'Hôtel du Midi, où j'eus la bonne fortune de rencontrer deux de mes anciens collègues au concours régional de Mont-de-Marsan, M. de Vieil-Castel, de la Gironde², et M. Auguste Petit Lafitte, professeur d'agriculture à Bordeaux. Tous les deux partaient en même temps que moi pour le chef-lieu de l'Ariège, le premier pour y remplir les fonctions de membre du jury dans la section chargée de l'examen des animaux, le second avec une mission de la municipalité bordelaise qui se préoccupe déjà de la tenue du concours régional dans l'ancienne capitale de la Guienne (*sic*) en 1860, et fait étudier les moyens de donner à cette fête régionale un très grand éclat. Je regrettai vivement que la 3^{ème} place du coupé n'eut pas été libre lorsque j'avais arrêté la mienne ; je fus donc forcé de monter dans l'intérieur.

Sept heures frappent au Capitole au moment du départ ; j'occupe le 4^{ème} coin en face d'une jeune personne dont la crinoline dépasse mes genoux et fait irruption entre mes jambes ; les deux autres coins sont remplis par un beau garçon dont la moustache est contournée en accroche-cœur et par une villageoise qui cherche à consoler sa petite fille qui pleure ; dans les deux places du milieu s'étalent de mon côté un ouvrier marbrier, le mari de la villageoise, de l'autre une forte femme qui, par sa face rubiconde, ses bras nerveux et ses puissantes mamelles me rappelle le portrait de la *Liberté*

2 De Sainte-Foy, en Gironde. (Voir *Concours régional agricole de Foix, du 24 au 29 mai 1859. Catalogue des animaux, instruments et produits agricoles exposés.* - Paris, Imprimerie impériale, 1859 (A.D.A., ZO 26/23).

dans la Parisienne³.

La barrière de Muret franchie, la conversation s'engage et roule d'abord sur des sujets qui ne m'intéressent pas ; mais bientôt nous apercevons dans le lointain, sur notre droite, un vaste établissement ; je fais une question et j'apprends aussitôt que c'est là que sont renfermés les fous du département de la Haute-Garonne. Cet établissement a un périmètre rectangulaire ; il se compose de vingt pavillons ou corps de logis séparés par des cours intérieures et reliés entr'eux par des constructions plus basses. Au centre, mais un peu en arrière de l'entrée principale qui regarde le levant, est la chapelle ; il m'est impossible de comprendre pourquoi l'architecte a fait deux portails au lieu d'un sur la façade, pourquoi surtout il les a surmontés d'archivoltes à plein cintre d'une hauteur telle qu'elles atteignent le fronton. Les fous à la charge du département ont été, depuis un certain temps, transférés dans ce nouvel établissement ; on dit que le jour où ils quittèrent l'hôpital où ils étaient entassés avant, la plupart versèrent des larmes de désespoir ; en passant, nous en apercevons plusieurs groupes dans les champs du voisinage, les uns fauchent un beau carré de luzerne ; d'autres sont occupés à faner ; plusieurs femmes sarclent avec beaucoup d'attention un champ de fèves que le brouillard a épargné ; des sœurs de St Vincent de Paul circulent dans une galerie couverte et divers ouvriers travaillent encore à l'intérieur.

A quelques kilomètres de là, nous laissons à droite la route de Muret et nous traversons la Garonne sur le pont fixe de Pinsaguel. Nous sommes dans la vallée de l'Ariège, au point où elle se confond avec celle de la Garonne, et sur la route impériale qui conduit directement à Foix. Si nous suivions la ligne directe, nous arriverions une heure ½ plus tôt à Pamiers. Mais cette perte de temps inquiète peu à la compagnie des messageries qui dessert la vallée ; en suivant un chemin de grande communication à peine terminé et dont la plupart des pontceaux (*sic*) sont à faire, elle ne paie aucun droit de poste sur un assez long parcours ; elle oblige donc les conducteurs de ses voitures de suivre cette voie plus longue et certainement beaucoup plus désagréable pour les voyageurs. Comme mes compagnons, je m'indigne d'abord d'être forcé de suivre toutes les sinuosités des collines qui forment

3 *La Parisienne* est le titre d'une « marche nationale » composée par Casimir Delavigne en 1830, à l'occasion de la Révolution de février, qui commence ainsi : « Peuple français, peuple de braves, la Liberté rouvre ses bras ». Le tableau d'Eugène Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*, a été réalisé à la même date dans les mêmes circonstances et représente une barricade parisienne (Delacroix avait d'ailleurs pensé l'appeler *La Barricade*). A-t-il été connu aussi sous le nom de *La Parisienne* ? La description de la voyageuse correspond en tout cas vraiment à cette *Liberté* de Delacroix.

le côté gauche de la vallée, mais bientôt mon attention est attirée par les nombreuses marnières⁴ qui sont ouvertes ça et là au pied des coteaux que nous longeons et les faits que je constate en passant me font oublier que je serai à Foix plus tard que je ne l'avais pensé. On arrive toujours assez tôt lorsqu'on sait observer. Toutes ces marnières sont en exploitation ; on voit au pied de leurs talus verticaux des quantités considérables de marne qui n'attendent plus que le tombereau ; ici les tas ont été préparés récemment, plus loin ils ont déjà subi l'action des influences atmosphériques car la marne est délitée et réduite en poudre, comme le sera celle que nous apercevons dans plusieurs champs soumis à la jachère. Grâce à cet amendement, nous voyons presque partout de magnifiques récoltes, des blés superbes, des haricots aussi beaux que dans les jardins maraîchers, des vesces noires bien touffues, de bonnes luzernes, du foin rouge très vigoureux, des colzas⁵ chargés de siliques⁶. Les trèfles attirent aussi mon attention mais, je ne crains pas de le dire, c'est avec regret que je vois cette plante occuper de grandes soles⁷ dans les assolements de la partie de la vallée où nous nous trouvons. Quels que soient les services qu'elle puisse rendre, je la proscrirais sans rémission si j'avais une culture à diriger, car avec elle je trouverais bien difficile de me débarrasser de la graminée qui détruit si souvent la récolte de blé dans le sud-ouest. Je ne m'étonne donc pas de voir dans certains blés une quantité de folle avoine si considérable qu'il serait prudent de les faucher ; j'en conclus qu'ils ont été faits sur des défrichements de trèfle et je suis convaincu que, si je pouvais interroger les propriétaires, leurs réponses me prouveraient que je ne me suis pas trompé. Pourquoi recourir au trèfle quand la grande luzerne donne de si grands produits, tout en préservant la terre de la folle avoine. Ce sont les agronomes du nord qui l'ont préconisé et fait adopter dans le midi ; le préconiseraient-ils encore si, comme nous, ils avaient dans leur pays la funeste graminée dont je viens de parler.

Pendant que je fais ces réflexions, la conversation prend une tournure toute nouvelle parmi mes compagnons de voyage. Le jeune homme à moustaches en accroche-cœur rompt le silence et, après avoir échangé

4 Carrière d'extraction de la marne, la marne étant un mélange naturel d'argile et de calcaire utilisé comme amendement des sols. On l'épandait en été, on la laissait se déliter sous l'action des agents atmosphériques, notamment le gel hivernal, et on l'enfouissait au printemps suivant.

5 Vesce noire, foin rouge et colza sont des plantes fourragères.

6 Fruit des plantes crucifères.

7 Etendue de terre destinée à une certaine culture pendant telle ou telle année de l'assolement.

quelques mots avec sa voisine, il décline ses nom et qualités. C'est un docteur attaché à un des principaux hôpitaux de Toulouse ; il parle sur la clinique et la thérapeutique et avoue avec une franchise dont je lui sais gré que la médecine est bien souvent impuissante et que, presque toujours, le rôle des médecins consiste à aider la nature lorsqu'elle fait quelques efforts pour sauver le malade ; mais je ne lui pardonne pas d'émailler ses discours de ces grands mots techniques qui font que les imbécilles (*sic*) et les ignorants acceptent souvent comme très habile ou très instruit un homme qui n'a souvent que l'avantage d'avoir une bonne mémoire et de retenir facilement, à la manière des perroquets, des mots inconnus du vulgaire. Ces grands mots jetés à tout moment dans la conversation excitent la curiosité et l'intérêt des auditeurs. Chacun se tait, on cherche à se rappeler les affections dont on a été atteint et bientôt les consultations commencent. L'ouvrier marbrier qui est à ma droite se plaint de maux de cœur et d'une toux sèche et tenace ; fatigué de faire des remèdes, il a renoncé à toute espèce de traitement. Le jeune docteur le regarde et lui adresse une foule de questions afin d'établir avec quelque certitude un diagnostic. Il en résulte pour moi que le malade est un phtysique (*sic*) au 1^{er} degré, mais le docteur est trop bien élevé pour prononcer ce mot ; il ne donne même aucun conseil. Pour moi, j'ai le cœur saignant en pensant que cette jeune femme si fraîche, si riieuse, dont le regard interroge inutilement le médecin, perdra dans quelques mois peut-être un mari qu'elle chérit ; son enfant qui dort en souriant sur ses genoux sera moins à plaindre, son cœur n'aura pas connu encore l'amour filial.

Et vous, madame, dit tout-à-coup le docteur en s'adressant à sa voisine, vous paraissez jouir d'une bonne santé ? La réponse n'est pas affirmative. La personne interpellée est fortement constituée; elle éprouve fréquemment d'horribles douleurs de tête, sa face est rubiconde et ses lèvres presque cyanosées ; à ces caractères, il est facile de reconnaître une prédisposition apoplectique ; aussi, les conseils qui sont donnés me prouvent que le docteur a bien apprécié l'état du sujet.

J'écoutais, mais je ne prenais point part à la conversation. Le docteur fut sans doute étonné de mon silence, puis il m'interpella à mon tour.

Vous, monsieur, me dit-il, vous devez être enclin à la colère car vous êtes bilieux.

Mais pas le moins du monde, monsieur, répondis-je. Je sais bien que le mot *colère* donne le mot *choléra*, dérive d'un mot grec qui signifie bile,

mais ce n'est pas un motif suffisant pour en conclure que les tempéraments bilieux sont plus portés à la colère que les autres et, dans tous les cas, je fais exception à la règle. Le docteur ne s'attendait sans doute pas à cette réponse, puisqu'il ne défendit pas sa proposition ; il caressa sa moustache, toussa, se moucha bruyamment et causa de nouveau avec sa voisine. Pour moi, je continuai d'observer le pays que nous traversions.

Comme les vallées du Tarn et de la Garonne, celle de l'Ariège est formée de deux étages distincts, quelquefois de trois. Le premier étage est le plus étendu et constitue la haute plaine ; il est formé par une couche de cailloux roulés qui deviennent d'autant plus volumineux qu'on approche davantage des Pyrénées et sert de base à des terres ordinairement argilo-siliceuses, désignées comme chez nous sous le nom de boulbènes ; le deuxième étage repose aussi sur des sables et des galets et forme une basse plaine qui s'étend jusqu'aux bords de la rivière ; le 3^{ème}, lorsqu'il existe, c'est-à-dire lorsque la rivière n'est pas assez profondément encaissée pour déborder à l'époque des crues, est formé par des alluvions modernes ; là sont les terres les plus fertiles ; celles qui reposent sur l'étage intermédiaire appartiennent à une époque plus ancienne ; c'est probablement le dernier terme du grand dépôt diluvien tandis que la haute plaine en est le premier.

Suivant que l'Ariège coule au pied des coteaux du côté droit ou du côté gauche de la vallée, la haute plaine se trouve à gauche ou à droite de la rivière ; aussi la retrouve-t-on sur la rive droite de l'Ariège, après avoir franchi cette rivière à Saverdun. Là en effet, l'Ariège cesse de couler au pied des collines de gauche et elle forme brusquement un coude, traverse obliquement la vallée et va passer au pied des coteaux qui se terminent à Pechdavid⁸, près de Toulouse. Les propriétés les plus agréables sont situées au-dessous de la haute plaine ; comme dans tout le bassin pyrénéen, on y voit jaillir des sources très abondantes et d'une grande limpidité ; elles sont produites par les eaux pluviales qui tombent sur la haute plaine et qui, après avoir été filtrées par la couche de cailloux et de sable dont nous avons parlé, glissent à la surface du dépôt marneux sur lequel cette couche repose jusqu'à son affleurement sur la basse plaine.

Avant d'arriver à Saverdun, j'entends prononcer le nom de Cintegabelle et je vois à l'horizon, du côté septentrional, le clocher du village mais ce nom me rappelle mon pays et des études historiques à peine ébauchées. Là

8 Quartier de Toulouse.

existait naguère l'abbaye de Boulbonne qui relevait de celle de Moissac⁹. Les relations étaient autrefois fréquentes entre les deux pays ; l'abbé de Moissac prélevait la dîme dans la paroisse de Cintegabelle¹⁰ et, comme la perception de cet impôt donnait lieu assez souvent à d'assez graves difficultés, ses représentants se transportaient souvent sur les lieux ; les réparations à faire à l'église et l'entretien des ornements et des vases sacrés les y appelaient aussi quelquefois ; mais ce n'était jamais de leur propre mouvement qu'ils faisaient (*sic*) droit aux réclamations qui leur étaient faites à ce sujet, soit par le curé, soit par le conseil de fabrique. Presque toujours il y avait procès et rarement l'abbé de Moissac le perdait. Le Parlement de Toulouse eut été en effet bien mal appris de donner gain de cause à des manants lorsque le cardinal de Mazarin¹¹ ou l'abbé de Brienne¹² était en cause.

Aux portes de Saverdun, nous rentrons dans la route impériale, elle est plus roulante et cependant nous n'allons pas plus vite car, pour économiser les droits de poste, on nous a supprimé un cheval au dernier relais. Voici Saverdun. C'est une petite ville bien percée, bien propre et bien bâtie. C'est là qu'habite un des agronomes les plus distingués de l'Ariège, M. Laurens, président de la Société d'Agriculture du département¹³. Grâce à lui, les étrangers qui seront à Foix pendant la tenue du concours passeront leurs loisirs plus agréablement qu'à Mont-de-Marsan. On se réunira dans une des salles de l'hôtel de ville et des questions agricoles importantes y seront traitées par des hommes de mérite ; des faits utiles sinon nouveaux y seront constatés et si chacun dit ce qu'il a appris, chacun reviendra avec une somme de connaissances plus considérable.

Nous franchissons l'Ariège et nous arrivons rapidement sur la haute plaine qui s'étend sur la rive droite de la rivière. Les récoltes sont moins

9 L'auteur fait ici erreur. L'abbaye de Boulbonne, cistercienne, ne relevait pas de l'abbaye de Moissac, bénédictine. L'abbaye de Boulbonne avait été fondée au XII^e siècle sur le territoire de l'actuelle commune de Mazères ; après la ruine de leurs édifices consécutive aux guerres de religion, les moines de Boulbonne reconstruisirent une nouvelle abbaye sur le territoire de l'actuelle commune de Cintegabelle, à l'emplacement de leur ancien prieuré de Tramesaygues.

10 L'église de Cintegabelle appartenait bien à l'abbaye de Moissac (V.C. Fraïsse.- *Moissac, histoire d'une abbaye*.- Cahors, La Louve, 2006, p.85).

11 Le cardinal Jules de Mazarin, premier ministre de la régente Anne d'Autriche puis du roi Louis XIV, fut abbé commendataire de Moissac de 1644 à sa mort, en 1661.

12 Le cardinal Etienne-Charles de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse et ministre de Louis XVI, fut le dernier abbé commendataire de Moissac, de 1775 à 1788.

13 Propriétaire à Saverdun, membre du Conseil général d'agriculture, président de la Société d'agriculture depuis 1853 (A.D.A., 12 M 23/1).

avancées que dans la vallée de la Garonne, la couche arable a généralement peu d'épaisseur tandis que celle des cailloux roulés qui lui sert de base est très puissante. Les cailloux sont déjà très volumineux ; ceux qu'on extrait des champs en labourant ou en creusant des fossés servent à former des clôtures le long des chemins, comme les pierres calcaires dans le Querci (*sic*) et le haut Agenais ; on n'emploie pas d'autres matériaux pour bâtir et, pourvu qu'on se serve de bon mortier, on est certain de construire solidement. Toutes les maisons sont faites en cailloux diluviens et par suite à bien meilleur marché que chez nous ; la brique paraît rarement dans les montants et les baies des portes et des fenêtres ; des cadres en bois la remplacent le plus souvent ; mais à mesure que l'on se rapproche de Pamiers, on les voit disparaître à leur tour ; un grès analogue à celui de Castelnaudary et du même âge géologique forme ces encadrements, au moins dans les constructions qui ont quelque importance.

Pamiers est signalé. Nous descendons rapidement et par une côte très courte dans la basse plaine. C'est là qu'est Pamiers. On a dit avec raison que cette ville était la rose de l'Ariège. Il est impossible en effet de voir rien de plus frais, de plus coloré, de plus coquet. Les cultures maraîchères qui sont à droite et à gauche de la route sont de toute beauté ; l'eau circule partout et il suffit du déplacement d'un gros caillou pour arroser successivement toutes les plates-bandes d'un jardin. La ville est propre et bien bâtie ; les promenades ont une ampleur remarquable et les beaux arbres qui les composent s'élèvent presque à la hauteur de la coupole de la cathédrale dont la silhouette se projette sur les coteaux boisés de la rive gauche de l'Ariège.

Pendant que la diligence change de chevaux, je me réunis à MM. Petit Lafitte et de Vieil Castel et nous prenons le devant. La route en sortant de Pamiers remonte sur la haute plaine. Lorsque nous avons gravi la côte qui y conduit, nous voyons distinctement devant nous les Pyrénées. Les collines qui forment la vallée ont déjà acquis une plus grande hauteur ; encore quelques kilomètres et nous serons sur les limites des terrains tertiaires du bassin sous-pyrénéen.

Jusques à la hauteur du village de Varille (*sic*), la constitution des collines de la vallée de l'Ariège ne diffère pas de celle des coteaux des environs de Toulouse ; on n'y voit que des alternats de sable, de marne et d'argile ; elles appartiennent à la période miocène moins le calcaire qui couronne cette formation dans certaines parties du bassin et les couches

sont parfaitement horizontales. A Varille ou non loin de Varille, il n'en est plus ainsi ; des couches calcaires très puissantes et à bancs redressés presque verticalement s'élancent du fond de la vallée et des deux côtés jusqu'à une hauteur considérable ; on trouve dans ces couches ou dans les marnes subjacentes des coquilles d'eau douce et, plus bas, un grès presque identique avec celui de Castelnaudary. C'est le calcaire éocène, du 1^{er} dépôt tertiaire, qu'un soulèvement dans la chaîne des Pyrénées a porté à une grande hauteur. Nous admirons les escarpements qu'il forme et la crête déchiquetée qui résulte, au sommet de la colline qui est à notre gauche, du redressement de ses couches. La colline ou, si l'on veut, la montagne qui vient après en remontant la vallée est encore une masse calcaire à couches redressées mais la partie qui regarde le septentrion appartient à la formation nummulitique, terme des terrains tertiaires ou dernier dépôt des terrains secondaires, suivant la classification qu'on adopte, tandis que celle qui est tournée vers le sud, c'est-à-dire vers l'axe des Pyrénées, est une des assises de calcaire jurassique. Entre le terrain jurassique et le calcaire à nummulites, on devrait trouver le terrain crétacé, si puissant dans le bassin de Paris. Qu'est-il devenu ? Faut-il admettre qu'il a disparu sous l'action dénudante des eaux ? La plupart des géologues le professent. Cependant, comme ce fait n'est pas isolé, comme on ne le voit pas davantage à la jonction des terrains tertiaires et secondaires, soit au pied des Cévennes, soit dans le Querci, soit enfin dans l'Agenais, il me paraît permis d'en douter. Si la question est résolue pour quelques uns, elle ne l'est pas pour d'autres. Peut-être que l'on considérera un jour le terrain à nummulites des bassins sous-pyrénéens comme le représentant de la craie¹⁴ mais, pour qu'il en fût ainsi, il faudrait qu'on attachât moins d'importance aux fossiles qu'à l'ordre de superposition, ce que l'école paléontologique ne permettra pas.

Je me livrais à ces réflexions en franchissant les derniers kilomètres qui nous séparaient de Foix ; bientôt nous revoyons l'Ariège dont les flots torrentueux bondissent sur d'énormes galets, nous apercevons les tours du château de Foix perché sur son rocher comme un aigle sur un pic ; les premières maisons du faubourg apparaissent et la diligence s'arrête à l'entrée du pont qui réunit les deux rives de l'Ariège, en face de l'Hôtel Rousse.

14 Donc le « crétacé ».

II - Le séjour

A peine arrivés, nous nous rendons, comme des soldats en marche, à l'hôtel de ville pour demander où logent les membres du jury ; on nous apprend que c'est au collège. Un quart d'heure après, chacun de nous est installé dans une cellule formée par des cloisons en calicot ayant pour portière deux larges bandes de la même étoffe et pour serrure une épingle et, dès que notre toilette est terminée, nous nous dirigeons vers le champ du concours. Il s'étend sur une longue promenade¹⁵ qui, des bords de l'Ariège, se prolonge jusques au pied du mamelon où est bâtie l'école normale¹⁶. Les animaux y sont renfermés dans des boxes disposés sur quatre rangs. Les oiseaux de basse-cour sont à droite en entrant ; un passage où le public peut circuler sépare l'espace occupé par l'espèce chevaline. Les instruments et les produits sont installés dans des galeries indépendantes qui ferment un vaste quadrilatère, situé à droite de la promenade et en avant du cimetière. Dans les deux pavillons situés à l'entrée de la partie du concours où viennent prendre place les animaux, nous trouvons d'anciens collègues et c'est avec un bien vif plaisir que nous leur serrons la main. Pour ma part, j'y revois avec joie MM. Rendu¹⁷ et Chambellant¹⁸ qu'une circonstance particulière réunit cette année, MM. Dupeyrat¹⁹, Noulet²⁰, Lefebvre²¹, Amblard²², Esquirol²³, de Rivière²⁴, Boissière²⁵, Lobit²⁶, de Guilloutet²⁷, Tisserand, inspecteur des domaines ruraux de l'Empereur. L'heure de dîner arrive bientôt et nous nous empressons de gagner l'Hôtel

15 Les allées de Villote.

16 La colline de Montgauzy. L'Ecole normale, créée en 1834 et installée alors dans une aile de la Préfecture, avait été transférée en 1845 dans les bâtiments joignant la chapelle de Montgauzy, qui avaient appartenu à l'abbaye Saint-Volusien, avaient été saisis et vendus comme biens nationaux, puis rachetés par la commune de Foix en 1816.

17 Inspecteur général de l'agriculture, premier vice-président du jury, président de la section chargée d'apprécier les animaux. Cette information ainsi que celles qui suivent sont tirées de la plaquette du concours (voir note 2).

18 Inspecteur général de l'agriculture.

19 Directeur de la ferme-école de Beyrie (Landes).

20 Professeur d'agriculture à Toulouse.

21 Directeur de la ferme-école de Royat (Ariège).

22 D'Agen.

23 Flavien Esquirol, de Toulouse.

24 De Vic-Fesenzac (Gers).

25 D'Audenge (Gironde).

26 De Betbezer (Landes).

27 De Parleboscq (Landes).

Rousse où, pendant tout le temps du concours, les membres du jury doivent se réunir à la même table.

Le lendemain à 7 heures du matin, la sous-section dont je faisais partie²⁸ commença ses opérations ; elle avait pour mission d'examiner les produits agricoles et les matières utiles à l'agriculture ; deux médailles d'or, six d'argent et plusieurs médailles de bronze étaient à sa disposition. Trente deux exposants seulement étaient inscrits sur le catalogue et le nombre d'objets exposés ne s'élevait qu'à 110. Cette exhibition était bien inférieure à celle des animaux, même à celle des instruments qui laissait cependant beaucoup à désirer. Quelle en était la cause ? Ce n'était point la publicité qui avait fait défaut puisque le concours avait été annoncé un an à l'avance et que l'administration en avait fait afficher le programme dans toutes les villes de la région. Cette infériorité relative ne peut s'expliquer que par la position qui est faite aux exposants de cette catégorie. Si les éleveurs deviennent chaque jour plus nombreux dans ces concours, c'est parce qu'ils sont attirés par l'appât de fortes primes en argent et s'il en est de même des constructeurs d'instruments, c'est parce qu'ils y trouvent l'occasion de s'y faire connaître et que les transactions qui en sont la suite non seulement les dédommagent des frais qu'ils ont faits mais leur procurent des bénéfices certains s'ils sont assez heureux pour obtenir des médailles. En général, les exposants de produits agricoles ou de matières utiles à l'agriculture ne retirent d'autre avantage des médailles qu'ils obtiennent qu'une satisfaction personnelle ; aussi reculent-ils, alors justement qu'ils sont éloignés du siège du concours, devant les frais de transport, de déplacement et de séjour. Il y a évidemment quelque chose à faire pour exciter l'émulation de cette classe de producteurs ; et peut-être qu'on y parviendrait s'il était décidé que les frais de transport des objets, soit à l'aller, soit au retour, seraient remboursés aux exposants qui auraient obtenu des médailles d'or ou d'argent. Pourquoi l'administration n'aurait-elle pas recours à ce moyen, ne serait-ce qu'à titre d'essai ?

Parmi les produits exposés, le jury distingua au premier coup d'œil le magnifique lot de la ferme-école de Royat que dirige avec tant de distinction M. Lefebvre²⁹ ; aussi fut-il unanime pour lui décerner la première médaille

28 Section chargée d'apprécier les instruments et les produits agricoles, sous-section pour les produits agricoles.

29 La ferme-école de l'Ariège avait été créée en 1849 sur le domaine de Royat (commune de Montaut) et confiée à Emile Lefèvre, notaire de Pamiers et féru d'agronomie.

d'or³⁰. Tous les autres produits étaient si loin de ce lot qu'il déclara qu'il y avait lieu de réserver la seconde médaille d'or. Il accorda ensuite :

Une médaille d'argent à M. Faure, de Saverdun, pour l'ensemble de ses produits³¹

Une médaille d'argent à M. Mercadier, de l'Ariège, pareillement pour l'ensemble de ses produits³²

Une médaille d'argent à M. Seillan, de Créon, Landes, pour son eau-de-vie de Bas-Armagnac

Une médaille d'argent à M. Maurice Try³³ pour les toisons dishley-mérinos en suint

Une médaille d'argent à M. Garrigues, Ariège³⁴, pour la collection de ses blés

Un rappel de médaille d'argent à M. Clamageran, de la Gironde³⁵

Et un second rappel de médaille d'argent à M. Lucien Lafont³⁶, de l'Ariège, pour ses fromages de Cap-Long³⁷ façon roquefort

Parmi les médailles de bronze qui furent accordées, nous citerons seulement celle qu'obtint M. Aynié, de Saint-Paul³⁸, pour les échantillons de plâtre de Tarascon ; celui de Montmartre est moins beau et moins riche en sulfate de chaux ; lorsque le chemin de fer sera terminé jusqu'à Foix³⁹, ce sera de Tarascon que viendra tout le plâtre que le sud-ouest consommera, soit pour les constructions, soit comme amendement.

Au nombre des produits exposés, on remarquait sous le n°47 des cocons de soie blanche obtenus par M. Gaubert⁴⁰ et sous le n°45 deux bouteilles de lait iodé par assimilation préalable d'après la méthode du

30 La ferme-école exposait plusieurs variétés de blé et d'avoine, du maïs blanc, des fèves, des haricots, des vesces, des pommes de terre, des topinambours, des betteraves, du sorgho, des amandes, du miel, des fourrages verts, du lin et des arbres fruitiers de pépinière.

31 Il avait exposé 5 catégories de blé en grains, en herbe, en épis, de la luzerne, du sainfoin et du trèfle.

32 M. Mercadier, de Serres-sur-Arget, avait exposé des betteraves globe jaune, du blé de pays dit de Brassac et de la laine en suint.

33 De Labastide-Saint-Pierre (Tarn-et-Garonne).

34 Dominique Garrigues, de Saint-Ybars.

35 De Pinuilh (Gironde). Il avait exposé différentes sortes de blé, différentes sortes de betteraves et des tuyaux de drainage.

36 Lucien Lafont de Sentenac.

37 Commune de Sentenac-de-Sérou.

38 Saint-Paul-de-Jarrat.

39 Ce sera chose faite en avril 1862. Le chemin de fer arrivera à Tarascon en 1877 et à Ax en 1888.

40 De Pamiers.

docteur Bourdette⁴¹. Ces produits n'ont été l'objet d'aucune distinction. Quant aux cocons, le jury a été unanime pour reconnaître qu'ils manquaient de consistance car ils cédaient à la moindre pression et, dès lors, il n'a pas voulu donner un encouragement qui pourrait entraîner dans une mauvaise voie les cultivateurs de la partie supérieure de la vallée de l'Ariège. Pamiers produit de bons fruits ; on se préparerait des mécomptes si on préférait le mûrier aux arbres fruitiers.

Une considération très juste a fait refuser une médaille de bronze qui était demandée pour le lait iodé. Si l'iode, dont au reste les effets thérapeutiques ne sont pas suffisamment connus, a une action marquée, comme topique⁴², sur les vaisseaux et les glandes lymphatiques, il en a une aussi sur les glandes mammaires, lorsqu'il est pris à l'intérieur il tarit la source du lait en les desséchant ; dès lors, il y a bien plus d'avantages à livrer à la boucherie un veau présumé lymphatique, fait assez rare dans l'espèce bovine, qu'à courir la chance d'être privé d'une bonne vache laitière.

La sous-section chargée de l'examen des produits, ayant terminé son travail dans la matinée du 26, se réunit après le déjeuner aux autres sections pour aller visiter le château de Foix, le monument le plus curieux de la capitale de l'Ariège.

Les comtes de Foix n'avaient pas adopté sans motif la devise *toco y si gauso* (touches-y si tu l'oses) qui entourait leurs armoiries ; le château qu'ils habitaient était en effet d'un accès trop difficile pour être pris d'assaut ; bâti sur un rocher escarpé, il était pour ainsi dire impossible de s'en rendre maître avant la découverte de la poudre. On y monte aujourd'hui par une ruelle assez raide mais parfaitement praticable. Une terrasse dans l'un des angles de laquelle se trouve l'ancienne citerne est placée en avant d'une construction moderne établie sous l'administration de M. de Corbières pour compléter le logement des prisonniers⁴³ ; elle sera, nous dit-on, prochainement démolie, le château de Foix ayant été classé au nombre des Monuments historiques⁴⁴. Nous entrons, conduits

41 Présentées par M. Gombaudo, de Bordeaux.

42 Médicament qui agit sur un point déterminé du corps.

43 À plusieurs reprises, au début du XIX^e siècle, on avait construit des bâtiments disparates pour agrandir les prisons. Ils seront démolis en 1887-1889, en préliminaire à la restauration du monument.

44 En 1840. Une nouvelle prison fut construite entre 1856 et 1864 dans la ville basse, à l'emplacement qu'elle occupe toujours aujourd'hui. L'administration pénitentiaire quitta le château en 1864 et fut remplacée par un dépôt de mendicité pendant un an. Après quoi, le château de Foix fut enfin entièrement consacré à sa vocation patrimoniale.

par la femme du geôlier ; c'est un *cicerone* comme on en trouve rarement ; personne ne lui fera jamais le reproche de ne pas répondre aux questions qu'on lui fait ; il suffit de dire un mot pour que sa langue fonctionne pendant des heures entières. On nous propose de visiter les salles diverses où sont entassés les prisonniers ; nous refusons, autant pour ne pas attrister ceux qui sont privés de leur liberté que pour ne pas respirer une atmosphère nauséabonde dont on reçoit les premières atteintes dans les couloirs. Nous nous hâtons de gravir une des deux tours carrées, la seule dont l'escalier soit praticable ; les marches sont si usées qu'il y a du danger pour ceux qui n'ont pas le pied solide. Nous trouvons sur la plate-forme qui la termine quelques prisonniers qui dorment étendus au soleil ou assis sur les dalles. De ce point élevé, le coup d'œil est admirable ; la vue s'étend au sud-ouest par la coupure que forme la vallée de l'Ariège jusque au-delà de Pamiers et de Saverdun et au sud-est jusqu'aux montagnes de Tarascon et d'Ussat dont les pentes septentrionales sont encore revêtues de quelques plaques de neige. En avant et comme à leur pied est Montgaillard, petite colline détachée qui semble veiller comme une sentinelle à l'entrée des défilés supérieurs ; à sa base et de notre côté serpente la route qui conduit dans la partie supérieure de la vallée. Plus près de nous roulent les eaux torrentueuses de l'Ariège qui disparaissent çà et là sous des flots de verdure ; et nous entendons dans le lointain les sons cadencés des martinets d'une forge à la catalane, cachée dans un massif de trembles et de cerisiers⁴⁵. Ce n'est pas sans une certaine émotion que certains d'entre nous montent sur les consoles, dont les intervalles forment les mâchicoulis et qui supportent le parapet, car si le pied fesait (*sic*) un faux mouvement, on tomberait à la base de la tour et l'on y serait infailliblement brisé en mille pièces ; mais ce n'est que de là qu'on peut apercevoir la ville de Foix à vol d'oiseau. Nous distinguons d'une manière très nette les établissements publics, le tribunal, la préfecture, la caserne, les hangars en bois où sont logés les animaux, ceux où sont installés les instruments et les produits, enfin l'estrade où prendront place le dernier jour du concours le jury et les corps constitués, en face des deux pavillons réservés aux inspecteurs généraux et à MM. les jurés. Je suis étonné de voir les toitures de toutes les maisons de la ville aussi propres que si naguère elles avaient été faites à neuf ; on n'y voit ni une mousse ni un lichen, les orpins et les linaires, cependant si abondants sur les vieilles murailles, n'y ont pas pris domicile. Je fais faire cette remarque à mes collègues et je les interroge à cet égard ; personne ne

45 Il doit s'agir de la forge de Planissoles, dans le quartier du même nom, proche du château.

peut me répondre d'une façon satisfaisante. Serait-ce parce que dans les environs il n'y aurait que des espèces saxicoles⁴⁶ et que ce serait l'absence de l'élément calcaire dans les tuiles qui empêcherait le développement de ces plantes ? Je pose la question sans la résoudre.

Avant que le signal du départ ne soit donné, je jette un dernier coup d'œil sur la tourelle qui recouvre l'entrée de l'escalier par où nous sommes montés et j'ai le plaisir d'y découvrir entre deux pierres mal jointées la *linaria organifolia*⁴⁷ et l'*asplenium ruta muraria*⁴⁸, dont je m'empresse de recueillir quelques échantillons, comme souvenir de ma visite.



Vue d'ensemble du château de Foix, photographié avant la démolition
des bâtiments des prisons, en 1887

(Cliché Archives départementales de l'Ariège).

46 Qui vit parmi les rochers.

47 Linaire à feuilles d'origan : plante à fleurs bleues et feuilles charnues qui pousse en touffes dans les rochers.

48 Rue des murailles : petite fougère qui vit sur des rochers ou dans les fissures des murs de construction.

Lorsque nous sommes revenus au pied de la tour carrée, notre cicerone nous propose de visiter les oubliettes ; nous acceptons ; on me dit que ce n'est que depuis quelques années que ce cachot où on laissait les prisonniers mourir de faim a été découvert et qu'on en a extrait plusieurs tombereaux d'ossements. Il était situé à la base de la tour carrée qui regarde la montagne de St Sauveur ; sa voûte n'existe plus et c'est par un escalier de bois établi assez récemment qu'on y descend. Rien de curieux à voir en ce lieu ; mais le souvenir des tortures morales et physiques dont ces antiques murailles ont été les témoins déchire le cœur et fait maudire tout à la fois et les générations qui les ont subies et l'aristocratie féodale qui les infligeait. En quittant ces lieux, quelques uns d'entre nous acceptent la proposition qui leur est faite de monter à la tour ronde ; elle est séparée de la tour carrée que nous avons visitée par une cour assez spacieuse ; à chaque étage on nous fait entrer dans une chambre vaste dont la fenêtre est fortement grillée ; la dernière que nous visitons était réservée aux condamnés à mort. Combien d'hommes, dans les siècles écoulés, ont passé dans cette triste prison les derniers jours de leur existence ? Il serait difficile de le supputer ; mais leur nombre a été sans doute bien grand, si l'on en juge par la pierre de gré (*sic*) destinée à recevoir la cruche d'eau qui était donnée aux condamnés pour se désaltérer ; la place sur laquelle elle reposait est si usée qu'elle forme une dépression de plus de cinq centimètres en contrebas de ses angles encore à vive arête.

Comme la tour carrée, la tour ronde est terminée par des mâchicoulis à travers lesquels nous apercevons quelques uns de nos collègues qui se promènent sur la plate-forme du château ; un toit ignoble la recouvre ; il a été sans doute construit pour protéger la voûte supérieure dont l'intrados n'est pas dallé et au-dessus de laquelle est une épaisse couche de poussière où s'ouvrent çà et là les pièges des *formica leo*⁴⁹. En supprimant cette toiture si peu en harmonie avec le monument, l'administration fera une chose indispensable ; il n'y aura que les névroptères⁵⁰ qu'elle abrite dans leur état de larve qui pourront s'en plaindre, s'ils ont le sentiment de leur perte ; mais ils trouveront sans doute dans les environs des retraites tout aussi poussiéreuses pour se reproduire ; l'église n'est pas loin.

Après avoir quitté la tour ronde, nous rejoignons nos collègues sur la plate-forme crénelée qui, du côté de la ville, protégeait autrefois la base de

49 Fourmis-lions ou fourmilions, qui à l'état adulte, ressemblent à des libellules. Certaines larves fabriquent des pièges en forme de cône renversé et capturent les petites proies qui y tombent.

50 Ordre d'insectes dont font partie les fourmilions.

cette tour et nous observons comme eux avec attention les dessins bizarres produits par le temps dans le mur de revêtement. Certaines pierres sont déchiquetées dans tous les sens, d'autres imitent la dentelle ; ce sont là sans doute des effets des influences atmosphériques ; toutes les parties dures ont résisté, les autres sont tombées en poussière ; encore quelques siècles et ces sortes de chancres rongeraient assez profondément les constructions pour compromettre leur solidité ; le contrefort établi au pied de la tour du côté méridional prouve que dans le passé on n'a pas été sans inquiétude à cet égard ; c'est un enseignement que le présent ne doit pas perdre de vue dans l'intérêt de l'avenir.

Notre visite terminée, nous formons plusieurs groupes qui prennent des directions différentes ; je me joins à MM. de Vieil-Castel et Petit-Lafitte pour faire une promenade sur la rive gauche de l'Ariège, au pied de la montagne de St Sauveur.

Après avoir dépassé l'hôtel de la Préfecture dont les jardins descendent en terrasses jusqu'aux bords de l'Ariège, nous franchissons sur un pont fixe un des affluents de cette rivière qui vient, nous dit-on, de la vallée de Saint-Girons⁵¹ ; nous jetons un coup d'œil à gauche sur une scierie recouverte en planches que le torrent met en mouvement⁵² et nous nous engageons sur le sentier qui serpente au pied de la montagne de St Sauveur. Il est pratiqué entre deux murailles en pierre sèche que couronne de ses panicules⁵³ d'un rouge ardent la valériane rouge et où s'étalent de larges plaques de *geranium lucidum*⁵⁴ aux corolles d'un rose tendre ; bientôt, nous entrons dans une voie plus large ; c'est un chemin vicinal ou de grande communication que l'administration communale fait établir à 50 mètres environ au-dessus du niveau de l'Ariège et presque d'aplomb sur la rivière ; ce serait une folie de s'y aventurer en voiture, lorsqu'il sera fini, si l'on n'était pas sûr de son cheval, car on pourrait bien faire une descente rapide aux enfers. De loin en loin, nous rencontrons de petites habitations entourées de verdure et de

51 Il s'agit de l'Arget qui prend sa source dans la haute Barguillère et non dans la vallée de Saint-Girons.

52 Sur les rives de l'Arget, le quartier de Planissoles était depuis des siècles le cœur ouvrier de la cité fuxéenne ; il y avait là moulins, forge, martinets, scieries, fouleries et filatures.

53 Inflorescences en grappes.

54 Géranium luisant.

fleurs qui nous rappellent les bastides du midi⁵⁵ ; c'est là sans doute que les riches Ariégeois vont passer leurs soirées d'été, loin du bruit de la ville et à l'abri des importuns. Il en est une que nous remarquons entre toutes ; elle est perchée au sommet d'un rocher isolé au fond d'une gorge verdoyante et on ne peut y arriver que par un isthme très étroit en forme de muraille ; une source abondante captée dans la montagne et habilement conduite dans de vieux troncs d'arbres prend cette voie pour arroser le jardin qui précède l'habitation et même couler ensuite goutte à goutte à travers les mousses et les hépathiques (*sic*) qui tapissent les francs abrupts du rocher. Cette humidité de tous les instants favorise singulièrement la végétation de ces cryptogames⁵⁶, aussi y forment-elles un tapis continu qui, par le contraste des ombres et de la lumière, miroite comme la soie et le velours. À un kilomètre environ de notre point de départ, nous sommes arrêtés par un immense éboulis qu'une mine dont nous venons d'entendre la détonation a fait rouler sur le chemin et nous sommes forcés de revenir sur nos pas. D'ailleurs, l'heure du dîner approche et nous ne voulons pas faire attendre nos collègues.

Cette promenade nous avait fait tant de plaisir que nous résolûmes le soir même de faire l'ascension de la montagne de St Sauveur. Le lendemain, vers midi, nous prenons donc la même direction que la veille ; le temps est couvert ; de gros nuages nous dérobent la croupe des sommets de Tarascon et d'Ussat et de temps en temps nous en voyons quelques uns qui se détachent des groupes les moins élevés, glissent sur les pentes et, arrivés dans la vallée, s'y résolvent en pluie dans la direction de Montgaillard. Ces circonstances ne nous arrêtent pas ; le vent qui souffle de la plaine nous fait espérer que ces nuages seront retenus loin de nous ; mais comme il pourrait faiblir ou prendre une autre direction, nous restons armés de nos parapluies. Dès que nous avons dépassé la limite des terrains cultivés, je ne m'occupe plus que d'observations botaniques et j'entraîne peu à peu mes compagnons dans la même voie. La première plante qui frappe mes regards est la *phalangium liliago*⁵⁷, en pleine floraison ; cette belle liliacée me rappelle les coteaux de Pechdavid, près Toulouse, et les premières années de ma jeunesse ; depuis mon dernier voyage à Luchon,

55 Bastide est à prendre ici dans le sens provençal de « petite maison de campagne ». Un sens inconnu en pays de Foix et dans tout le sud-ouest où le terme de bastide s'applique à une fondation médiévale de ville neuve.

56 Mousses et hépatiques appartiennent à la famille des cryptogames.

57 Phalangère à fleurs de lis.

en 1853, je ne l'avais pas vue vivante. Plus loin, j'aperçois de grandes plaques d'*erinus alpinus*⁵⁸ que je ne m'attendais pas à trouver si rapproché de la plaine. La lavande des Pyrénées est sur tous les rochers abrités et bien exposés. La *veronica teucrium*⁵⁹ émaille toutes les pelouses de ses grappes bleues et s'y marie avec les fleurs dorées de la coronille de montagne, plus humble dans son port mais à plus grand effet, tandis que, dans les parties déclives, des touffes abondantes de *saponaria ocymoides*⁶⁰ se balancent sous le souffle du vent en se colorant déjà en rose tendre.

Bientôt nous atteignons une des croupes de la montagne ; une pelouse tondu par la dent des moutons et aussi unie que celles des parcs impériaux nous conduit à un mamelon assez élevé où sont entassées, comme Pélion sur Ossa⁶¹, des masses de rochers venues je ne sais d'où mais probablement d'une faible distance car elles ont les mêmes caractères minéralogiques que le calcaire que constitue la montagne de St Sauveur. Au moment où nous le gravissons, le vent d'ouest s'élève dans les hautes régions, celui du sud-est n'éprouvant plus de résistance se précipite dans la vallée et entraîne de gros nuages qui, arrivant dans une atmosphère déjà saturée de vapeurs, se résolvent en pluies. Abrisés sous nos parapluies, nous bravons l'ondée et, après avoir admiré longtemps le magnifique tableau qui se déroule à nos pieds et en face de nous, nous prenons la direction de l'oratoire en ruine⁶² qu'on aperçoit de Foix, à droite du sommet apparent de St Sauveur. En attendant que la pluie cesse, nous nous réfugions sous une voûte qui sert d'abri aux bergers et nous y causons pendant quelques instants avec deux soldats d'infanterie que nous avons rencontrés en gravissant la montagne et qui - rencontre bizarre mais cependant assez fréquente !- sont des compatriotes de mes deux compagnons, des enfants de la Gironde ; l'un d'eux est même un des voisins de M. de Vieil Castel ; aussi, c'est avec un plaisir infini que l'un et l'autre parlent de leur pays et de leurs connaissances communes.

58 Érine ou mandeline des Alpes.

59 Véronique germandrée.

60 Saponaire de Montpellier.

61 Expression tirée de la mythologie grecque. Les géants Aloades, frères jumeaux fils de Poséidon et d'Iphimédie, voulurent atteindre le ciel en entassant le mont Ossa sur l'Olympe et le mont Pélion sur l'Ossa. Zeus les foudroya mais leur laissa la vie sur intercession de leur père.

62 Il s'agit de l'ermitage du Saint-Sauveur, connu depuis le Moyen-Âge et désaffecté depuis la Révolution.

Dès que le soleil reparait, nous abandonnons ces ruines ; en moins de deux minutes, nous avons atteint le sommet inférieur d'où l'on domine la ville et nous nous demandons quel chemin nous prendrons. J'essaie en vain de décider mes amis à me suivre sur les crêtes abruptes que forme la montagne suivant la ligne qui, partant du sommet où nous délibérons, viendrait aboutir vis à vis le château de Foix. Ils trouvent la descente trop périlleuse dans cette direction ; aussi c'est seulement en compagnie de l'un des militaires que nous avons rencontrés que je me décide à la faire. C'est sur la tranche des couches de l'éolithe⁶³, redressées verticalement, qu'il faut s'aventurer, à travers des débris qui roulent lorsqu'on les ébranle, et en prenant pied sur des saillies polies et glissantes comme du marbre. La pente est de 75 pour cent, sur la roche nue et n'offrant d'autre appui que quelques anfractuosités. Il y a réellement du danger ; mais l'espoir de découvrir quelque chose d'intéressant excite mon courage et je m'élançai, plein de confiance dans le dieu des botanistes. Il n'y avait pas dix minutes que je glissais plutôt que je ne marchais dans une sorte de sillon rocailleux formé par les bords relevés de deux couches parallèles, lorsque j'aperçus à droite mais sur un point d'un accès difficile quoique rapproché, les corolles purpurines d'un œillet : ma résolution est bientôt prise. Je gravis la petite crête qui me sépare de la caryophyllée⁶⁴ désirée, je me penche en avant et, après avoir accroché mes pieds comme deux crampons à une lame de rocher, je m'allonge comme un serpent vers sa proie ; la plante arrachée après quelques petits efforts est placée entre mes dents et, en agissant aussitôt sur le double point d'appui de mes mains et de mes pieds, je franchis de nouveau en triomphateur la crête où je m'étais suspendu. C'était une espèce critique⁶⁵ que je venais de cueillir, une de mes anciennes connaissances, le *déanthus*⁶⁶ de la Clape, que Bentham avait confondu avec le *d. pungens* de Linnée (*sic*) et que Boissier (*sic*)⁶⁷ a décrit sous le nom de *d. brachyanthus* ; il ne différait de celui de St Antonin que par sa couleur d'un rose plus vif et ses pétales plus souvent légèrement déchirés-dentés. J'ignore si cette station est connue des botanistes. Cette trouvaille ne fut pas

63 Silex formé par des phénomènes naturels (gel, transport par les eaux courantes...).

64 Caryophyllées ou caryophyllacées : famille de plantes à laquelle appartiennent les œillets.

65 « Critique » en effet : la différenciation ou la synonymie entre le *dianthus pungens subsp. ruscinonensis* (apparemment celui de la Clape) et le *dianthus subcaulis subsp. brachyanthus* (Boiss.) semble poser toujours problème (v. le site tela-botanica, 2012) !

66 *Déanthus* ou *dianthus* : genre des œillets.

67 George Bentham (1800-1884), Carl von Linné (1707-1778), François Boissier de Sauvages de Lacroix (1706-1767), botanistes auteurs d'ouvrages de classification et de description des espèces.

ma seule récompense. Dans le petit bois qu'il fallut traverser pour atteindre, vers la base de la montagne, le sentier que nous avons suivi pour y monter, je rencontraï une charmante labiée, commune dans ces sortes de station mais que je revois toujours avec plaisir, la *melittis melissophyllum*⁶⁸ et, en sortant de ce bosquet, la belle campanule que Lapeyrouse⁶⁹ avait décrite sous le nom de *campanula longifolia*⁷⁰ et que les botanistes désignent sous celui de *c. speciosa*⁷¹. J'en avais déjà de nombreux échantillons dans mon herbier ; mais je ne l'avais jamais vue vivante ; aussi ce fut une grande joie pour moi de la récolter. Je venais de la placer dans mon cartaple (*sic*) lorsque mes compagnons me rejoignirent ; nous nous communiquâmes nos impressions, car eux aussi avaient suivi une route difficile, et nous rentrâmes à Foix.

Il était encore de bonne heure. Excité par mes trouvailles sur la montagne de St Sauveur, je résolus de faire une excursion sur les rochers qui forment la base du Pech, montagne située sur la rive droite de l'Ariège. Son aspect plus méridional me faisait (*sic*) penser que la végétation y serait plus avancée et que peut-être même elle m'offrirait un caractère différent. Je ne me trompais dans mes prévisions. J'eus à peine atteint les premières pentes incultes que je trouvai le *dorycnium suffruticosum*⁷², la *centaurea crupina*⁷³ et le *teucrium pyrenaicum*⁷⁴ et le *geranium sanguineum* en pleine floraison ; l'*arabis saxatilis*⁷⁵ était déjà en fruit ; je n'en fus pas étonné mais ce qui me surprit, ce fut de voir en compagnie de ces espèces, et les légumes⁷⁶ déjà formés, le *genista scorpio*⁷⁷, si commun aux environs de Narbonne, d'Avignon et de Marseille ; je n'aurais eu certes jamais la pensée de le rencontrer dans une vallée des Pyrénées centrales et dans une station où, à la fin de mai, le blé n'était pas encore en épi. Comme sur la montagne de St Sauveur, j'eus encore la bonne fortune de découvrir sur le Pech une plante critique dont Lapeyrouse avait fait son *lepidium*

68 Mélitte à feuilles de mélisse.

69 Le naturaliste Philippe Picot de Lapeyrouse (1744-1818).

70 Campanule à feuilles longues.

71 Campanule à belles fleurs.

72 Badasse à cinq feuilles.

73 Crupine commune.

74 Germandrée des Pyrénées.

75 Arabette des rochers.

76 En botanique, synonyme de gousse.

77 Genêt épineux ou genêt scorpion.

marginatum d'abord, fait rentrer plus tard dans le genre *thlaspi* et signalé au Canigou. C'est aujourd'hui l'*aethionema pyrenaïca*⁷⁸. J'ignore s'il a été observé déjà dans la station que je signale ; j'en trouvai un petit nombre d'échantillons en bon état, mais je suis bien convaincu que si le temps ne m'avait pas manqué j'en aurais apporté un plus grand nombre.

Fatigué par mes deux excursions, j'aurais bien voulu me dispenser d'assister au bal que le préfet de l'Ariège donna à l'occasion du concours. Comme la plupart de mes collègues, je m'y rendis par convenance ; mais j'avoue bien franchement que j'éprouvai moins de plaisir à entendre jouer des valses et des contredanses, à voir des femmes que je ne connaissais pas, à me coudoyer avec des uniformes, que si j'avais été assis sur un banc de l'hôtel de ville, écoutant les agronomes qui, la veille, avaient disserté sur des questions agricoles importantes pour la région.

Le programme des conférences agricoles qui eurent lieu à Foix pendant le concours avait été réglé d'avance par M. Laurens, président de la Société d'agriculture de l'Ariège. La première conférence eut lieu le 26 mai. M. Martegoute y traita la question des baux à ferme dans la région et indiqua les conditions essentielles qui devaient les régir. Parmi ces conditions figurait celle de l'extension progressive des cultures fourragères. Je crus devoir faire une observation à ce sujet et signaler l'inconvénient qui résultait du retour trop fréquent du trèfle sur une même terre, soit comme plante épuisante, soit comme favorisant la multiplication de la folle avoine. Après cette observation, les conclusions de M. Martegoute furent adoptées par l'assemblée. La parole fut donnée ensuite à M. Jules Gleyzes⁷⁹, membre de la Société d'agriculture, qui traita, dans un mémoire bien écrit et bien pensé, de l'amélioration de la race bovine. M. Petit-Lafitte prit la parole après lui et prouva dans une brillante improvisation que la race garonnaise était parfaitement constituée pour fournir des animaux de travail et de boucherie. Il constata un fait très vrai, à savoir que les bœufs garonnais, après être montés (*sic*) sur les coteaux pour y accomplir un rude labeur, redescendaient dans la vallée à l'âge de 9 à 10 ans pour s'y engraisser dans les pâturages qui les avaient vus naître et aller de là à l'abattoir dans un état de haute graisse.

La question de l'amélioration de l'espèce ovine touchait de trop près à la question de l'espèce bovine pour ne pas être posée et traitée. Elle le fut

78 Passerage des Pyrénées.

79 De Lavelanet (Haute-Garonne).

à la seconde conférence, le 28 mai, par M. de Penent⁸⁰. Plusieurs orateurs prirent la parole après lui et il résulta de la discussion :

1° qu'on peut améliorer la race par trois moyens, par la sélection, le croisement ou le métissage.

2° qu'en agissant par voie de sélection, on arrive à des résultats certains, mais qu'il faut attendre longtemps pour atteindre le but ; que cependant on doit préférer ce moyen lorsque la race est déjà bonne pour elle-même (ainsi, c'est par sélection qu'il faut améliorer la race garonnaise dans l'espèce bovine).

2° que⁸¹ par le croisement on obtient plus vite des animaux perfectionnés ; mais que c'est à la condition d'employer constamment des reproducteurs de race pure. C'est ainsi que le bélier southdown (à laine courte)⁸² et la brebis lauragaise donnent des produits excellents ; le bélier dishley (à laine longue)⁸³ en donne aussi avec d'autres races françaises, mais les animaux qui en proviennent ne prospèrent pas dans les terrains humides ou marécageux.

3° que le métissage présente de graves inconvénients car on remarque souvent à la 2^{ème} ou la 3^{ème} génération que les animaux sont stériles. Il faut donc agir avec prudence en donnant à un troupeau de brebis un bélier métis et, en définitive, le mâle comme la femelle ne doivent pas avoir plus de $\frac{1}{4}$ de sang de race pure. Ainsi, après avoir obtenu à la seconde génération un bélier southdown lauragais de $\frac{1}{4}$ de sang, il n'y aura aucun inconvénient de s'en servir comme reproducteur dans un troupeau de brebis lauragaises de race pure, mais il y en aurait peut-être si les femelles avaient aussi $\frac{1}{4}$ de sang southdown ; mais on pourrait parfaitement avoir des brebis southdown lauragaises de $\frac{1}{4}$ de sang avec un bélier lauragais.

La question de l'amélioration de l'espèce ovine épuisée, M. Petit-Lafitte monta un appareil imaginé pour doser l'azote des engrais. Les expériences qui eurent lieu captivèrent un moment l'attention de l'assemblée, mais la fatiguèrent bientôt. *Non erat hic locus*⁸⁴. Après lui, je fis part à la conférence de l'observation faite récemment dans les environs

80 De Toulouse.

81 Erreur sur la numérotation des items.

82 Race ovine originaire du sud de l'Angleterre et très récemment introduite en France.

83 Race ovine originaire du Yorkshire.

84 Ce n'était pas le lieu.

de Moissac relative au parasitisme du *rhinanthus crista galli*⁸⁵ sur le blé ; j'indiquai en peu de mots les mécomptes qu'on pouvait avoir si l'on fesait (*sic*) du blé sur un défrichement de prairie envahie par cette plante ; et après que j'eus montré des échantillons où l'on voyait la plante parasite insérée sur la plante nourricière, la séance fut levée et la clôture des conférences prononcée. La dernière conférence eut lieu le samedi 28 mai. Ce jour-là avait été bien employé dans la matinée. J'étais allé sur le revers méridional du Pech pour observer les caractères du calcaire nummulitique sans coquilles qui s'y appuie sur le calcaire jurassique, l'un et l'autre à couches redressées et presque verticales. A midi, je m'étais réuni à mes collègues sous la présidence de M. le Préfet pour délibérer sur la prime d'honneur qui fut décernée à l'unanimité, sur le rapport de M. Rendu, inspecteur général, à M. d'Uzech, propriétaire à Soulès⁸⁶. Enfin, la séance terminée, j'étais allé visiter avec plusieurs membres du jury l'Ecole normale et une forge à la catalane. Un mot sur ces établissements.

L'Ecole normale est située sur un mamelon très allongé qui domine de cinquante mètres au plus la basse plaine de la rive gauche de l'Ariège. Les constructions sont belles et le jardin dans un état parfait d'entretien. Grâce à des eaux abondantes, il est facilement arrosé et toutes (*sic*) les produits maraîchers y sont beaux. Le melon y est cultivé sur des buttes en terre ayant 70 c. de hauteur verticale ; le plant était déjà beau mais encore recouvert de cloches prismatiques faites avec trop de luxe peut-être mais rendant facile le renouvellement de l'air pendant la chaleur du jour ; des lignes de pêchers et de poiriers avaient été plantées depuis peu à l'abri des murs suivant le système Dubreuil⁸⁷, c'est-à-dire que les arbres étaient espacés seulement de cinquante centimètres et dirigés obliquement suivant un angle de 45°. Les carottes (*sic*), les choux et les betteraves étaient superbes ; on y voyait surtout un carré magnifique d'une variété à feuilles

85 Rhinante crête de coq ou cocriste vrai : plante poussant dans les pâturages dont les racines sont munies de suçoirs qui prélèvent la sève d'autres plantes.

86 Commune de Saint-Ybars (Ariège). La prime d'honneur récompensait la gestion entière d'un domaine agricole. Il y avait cette année-là, six domaines ariégeois en compétition ; ils furent tous visités par la commission spécialisée et le compte-rendu de ces visites a été publié : *Rapport présenté au jury du concours régional de Foix au nom de la commission chargée de visiter les exploitations rurales du département de l'Ariège concourant pour la prime d'honneur par Victor Rendu, inspecteur général de l'Agriculture.*- Foix, Pomiès, 1859, 20 p. (A.D. Ariège, ZO 26/22).

87 Alphonse Dubreuil (1811-1885), professeur d'arboriculture au Conservatoire national des Arts et Métiers de Paris.

d'un pourpre foncé de l'arroche des jardins⁸⁸ que l'on cultive beaucoup dans l'Ariège et que l'on mange en guise d'épinards. Le jury en goûta et plusieurs membres en demandèrent des graines à M. le directeur de la ferme-école pour l'emporter et l'acclimater chez eux. Je doute cependant que cette plante soit préférable à l'arroche luisante assez fréquemment cultivée dans le sud-ouest, mais plus particulièrement dans quelques cantons du Tarn-et-Garonne sous le nom patois de *blats d'Espagne*⁸⁹.

En quittant l'École normale, plusieurs de mes collègues formèrent le projet d'aller visiter une forge à la catalane située sur la rive droite de l'Ariège, à 2 kilomètres de Foix et aux abords de la route impériale de Toulouse⁹⁰. Je me joignis à eux. Nous arrivâmes au moment où l'on enlevait les scories et les restes de charbon des fourneaux pour en extraire la masse de fer obtenue par la fusion du minerai. Dès qu'elle fut dégagée, on la fit rouler sous le martinet qui la martela pendant quelques minutes pour lui donner du corps, on la divisa ensuite en plusieurs fragments pour la travailler plus aisément. Le propriétaire de la forge me dit que ses fourneaux étaient alimentés avec de l'air chaud⁹¹, son rendement était beaucoup plus considérable ; ce n'est pas étonnant car la fusion doit être plus rapide. Le minerai qu'il exploite vient de Vicdessos et renferme 45% de fer ; on y trouve mêlés parfois des rognons d'un noir luisant et à surface poli (*sic*) qui sont beaucoup plus riches. On dirait qu'ils ont éprouvé un commencement de fusion. Les martinets et la pompe qui alimente d'air chaud les fourneaux sont mis en mouvement par les eaux de l'Ariège élevées de 1m 50 environ au moyen d'un barrage qui traverse obliquement la rivière.

Bien que perfectionné⁹², le procédé d'extraction adopté dans cette usine ne diffère pas de celui qui est mis en pratique dans la montagne et notamment à Vicdessos. Le fourneau a tout au plus 70 à 80 c. de hauteur et

88 Plante potagère dont les feuilles sont consommées comme légume. Appelée aussi chou d'amour ou faux épinard.

89 Dans les Pyrénées, « blé d'Espagne » était l'appellation du maïs.

90 Seule la forge de Berdoulet, sur la rive droite de l'Ariège, un peu au nord de Foix, correspond à cette localisation (renseignements aimablement fournis par Jean Cantelaube).

91 La plupart des forges à la catalane n'avaient qu'un feu ; depuis 1831, Berdoulet était une des rares à en avoir deux. Des essais sur l'air chaud avaient été conduits dans cette usine à la fin des années 1830 et au début des années 1840 pour perfectionner la méthode à la catalane (J. Cantelaube, id.).

92 En fait, ce n'est pas une pompe qui est utilisée comme appareil de soufflerie mais une machine à double effet qui augmente la pression de l'air réchauffé par la flamme perdue de la réduction (J. Cantelaube, id.).

ne saurait être mieux comparé qu'à ceux qu'on voit dans les buanderies ; seulement, il est plus grand. Lorsqu'on y a disposé par couches successives du minerai et du charbon de bois, il est chargé ; ses parois sont bâties mais c'est plutôt afin que la conduite de l'air chaud ne soit pas obstruée que pour tout autre motif. Dans la montagne, on se borne souvent à pratiquer un trou dans la terre et le fourneau est fait. C'est là le procédé à la catalane le plus simple, le plus primitif. En causant avec le directeur de la forge⁹³, j'appris qu'il était l'intime ami d'un de mes parents naguère magistrat à Pamiers. Cette circonstance m'encouragea à lui demander en le quittant quelques échantillons de minerai. Il parut me les donner avec plaisir et ne vit pas par conséquent d'indiscrétion dans ma demande.

Rentré à Foix, je disposai mes bagages pour mon départ qui devait avoir lieu le lendemain dans la matinée, deux heures avant la distribution solennelle des prix. Il avait été arrêté de concert avec M.M. de Vieil-Castel et Lobit qui, pas plus que moi, ne voulaient point passer deux jours de plus à Foix, le concours fini, ce qui serait arrivé infailliblement, toutes les places pour le retour ayant été arrêtées à l'avance pour le 29 et le 30 par les premiers arrivés. Je renonçai donc, et sans grand regret, et aux solennités qui devaient avoir lieu dans la journée du 29 et au dîner que le Conseil général offrit le lendemain aux membres du jury et aux exposants couronnés. Le plaisir de rentrer plus vite dans mes foyers me dédommagea largement de cette privation.

III- (retour)

Préoccupé de l'idée de partir, je fus sur pied de très bonne heure le 29 ; j'envoyai tous mes bagages au bureau des messageries et, afin d'employer utilement le temps qui me restait, j'allai examiner de plus près que je ne l'avais fait les animaux exposés.

1^{ère} classe- espèce bovine. Les animaux appartenant à la race ariégeoise étaient les plus nombreux. Ils diffèrent à peine des gascons, car c'est en général la même robe et la même conformation ; il y avait peu de garonnais

93 Morlière, bourgeois de Pamiers (J. Cantelaube, id.).

94 Race bovine d'origine anglaise.

95 Ayr ou Ayrshire, race bovine originaire du comté d'Ayr en Ecosse.

96 Race bovine d'origine anglaise.

97 Brune des Alpes, race bovine mise au point dans le canton suisse de Schwytz.

et peu de bazadais, sans doute à cause de l'éloignement de Foix par rapport au lieu de provenance. Les races françaises pures de la 5^{ème} catégorie étaient représentées par deux taureaux landais, deux bretons et trois femelles bretonnes, la race Durham⁹⁴ par trois mâles et une femelle, les races étrangères pures par des taureaux Ayr⁹⁵ et Hereford⁹⁶ et des femelles hollandaises, suisse et Schwitz⁹⁷. Les produits des croisements étaient assez nombreux, soit avec la Durham, soit avec d'autres races ; mais il en était plusieurs qu'il eut été bien difficile de classer si on n'avait pas tenu compte de la déclaration des exposants.

2^{ème} classe- espèce ovine. Les animaux représentant les diverses races de l'espèce ovine étaient nombreux et en général d'une grande beauté. Il y avait cependant peu de mérinos et de métis-mérinos, un plus grand nombre de southdown et de dishley ; mais beaucoup d'ariégeois et de lauragais ; le sang des southdown et des dishley dominait dans les croisements. Le public admirait beaucoup les plumets rouges ou les houppes de laine que portaient sur le cou certains béliers ariégeois, plumets et houppes qui étaient fixés dans la laine qui couronne la loupe assez volumineuse qu'offrent ces animaux et qui est un des caractères qui distinguent cette race.

3^{ème} classe- espèce porcine. Les races françaises n'étaient représentées que par celle de l'Ariège, une des plus mal conformées que j'ai jamais vues ; aussi, le jury ne voulut pas récompenser les verrats exposés. Mais il y avait de beaux animaux dans la catégorie des races étrangères pures et dans celle des croisements divers.

4^{ème} classe- animaux de basse-cour. Il n'y avait pas grand plaisir à visiter cette exhibition à cause du chant assourdissant et continu de tous les coqs qui s'y trouvaient réunis. Les brahma-poutra au plumage blanc ou presque blanc se faisaient (sic) remarquer entre tous par leur pétulance et leur vigueur ; mais les cochinchinois, qu'on distinguait à leur couleur jaune, étaient plus nombreux ; il y avait peu de crève-cœur⁹⁸, encore moins d'ariégeois. Les pigeons étaient bien loin d'être aussi nombreux qu'à Montauban en 1853 et les dindes et les canards n'étaient représentés que par deux lots.

98 Races de poules. La brahma a été créée aux États-Unis à partir de poules cochin, la cochin ou cochinchinoise est originaire du sud de la Chine (et non de Cochinchine) et la crève-cœur est une poule française originaire de Normandie.

En sortant de l'exposition des animaux, j'allai faire mes adieux à MM. les inspecteurs généraux et à un de mes collègues qui devaient encore passer la journée à Foix. Une heure après, je montais sur l'impériale de la diligence de Toulouse avec M. de Vieil Castel et les chevaux partaient au petit trot. Il était dix heures et demie. Dans ce moment arrivaient à Foix et de tous les côtés un nombre prodigieux de véhicules ; la route en était couverte et, à tout moment, il fallait ralentir la marche pour éviter des accidents. On m'a dit depuis qu'il était arrivé ce jour-là 1500 voitures au chef-lieu de l'Ariège ; je ne crois pas à une exagération d'après ce que j'ai vu. Au moment où nous entrions à Pamiers, nous en rencontrâmes encore plusieurs, mais c'était probablement les dernières. Il se passa dans cette localité un fait assez bizarre qui m'aurait beaucoup égayé si je n'avais pas craint un moment qu'il n'eut de tristes conséquences. Etant descendu un moment de l'impériale, un vigoureux Espagnol s'empara de ma place et refusa malgré toutes les observations que lui fit M. de Vieil Castel de l'abandonner, prétendant qu'elle lui avait été promise et qu'il l'avait payée. J'intervins, mais ce fut inutilement. Le commissaire de police intervint aussi mais sans plus de bonheur. Il fallut recourir à la gendarmerie. L'Espagnol connaissait sans doute le gendarme français car, aussitôt qu'il eut entendu prononcer ce nom, il descendit aussi vite qu'il était monté, proférant des injures et des menaces contre l'employé du bureau de la diligence ; mais celui-ci s'était heureusement mis à l'écart ; le prix de la place fut rendu et nous pûmes continuer notre voyage.

Cet incident nous fit perdre près de demi-heure ; je craignais d'arriver trop tard pour partir le soir même de Toulouse. Cependant, à 6 heures précises, nous entrions dans la cour de l'hôtel du Midi. Cinq minutes après, une citadine y prenait mes bagages et nous portait à la gare de chemin de fer, juste au moment où le guichet de distribution des billets pour la ligne de Bordeaux allait être fermé. Nous partîmes à 6 h 25 et à 10 heures un quart je fus rentré à Moissac. Ma fille m'attendait à la gare avec deux de ses amies et M. Lefebvre. J'eus donc le plaisir de l'embrasser un quart d'heure plus tôt.

Moissac, 27 juin 1859.
A. Lagrèze-Fossat

Transcription et notes par Claudine Pailhès.

Biographie de A. Lagrèze-Fossat

« Moissac a vu naître, vivre et mourir M. Lagrèze-Fossat : aussi personne n'aimait plus que lui la vieille ville des Moines, dont il avait compulsé les annales et dont il a écrit l'histoire Naturaliste distingué, jurisconsulte, archéologue, historien, son esprit cultivé n'était étranger à aucune étude » (Bulletin archéologique et historique t IV, 1876).

Arnaud-Rose-Adrien Lagrèze-Fossat est né le 2 août 1814 à Moissac dans une famille aisée. Après une formation d'avocat, il déploie une constante activité en faveur de sa ville, dont il sera conseiller municipal de septembre 1846 à novembre 1872, et à ses recherches.

Les curiosités variées aboutissent à des contributions dans le *Bulletin archéologique et historique de Tarn-et-Garonne*, les *Mémoires de l'Académie de Toulouse*, les *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, le *Recueil de l'académie de Montauban*.

C'est l'histoire, sa dernière passion, qui l'aura fait passer à la postérité et au premier chef, celle de sa ville natale, rassemblée dans ses *Études historiques sur Moissac*, en quatre tomes (1870, 1872, 1874, 1940) continuées par l'*Histoire d'une commune pendant la Révolution : Moissac* (s.d.). Autre ouvrage d'ampleur, *La ville, les vicomtes et la coutume d'Auvillar* (1868).

Son intérêt primitif pour la botanique a abouti à une *Flore de Tarn-et-Garonne ou Description des plantes vasculaires qui croissent spontanément dans ce département* (1847). Passant à l'agronomie, il prononce des discours aux comices de Moissac en 1852 et 1853. Son mémoire sur le morcellement de la propriété suscite intérêt et polémiques il étudie les plantes nuisibles à l'agriculture et les moyens de les détruire, l'histoire de la pêche et de la navigation.

De la botanique, il passe allègrement à la géologie, avec au hasard, *Les Gorges du Tarn, au Rosier à la Malène (Lozère)* (1893) ou *Origine du gypse dans les terrains supercrétacés du bassin du sud-ouest de la France*.

De la géologie à la paléontologie, il n'y a qu'un pas : *Note sur une tortue fossile trouvée à Moissac* (1868).

Il ne manque plus que l'archéologie, avec *Le Sarcophage de Massanès, près de Bourg-de-Visa* (1869).

ADRIEN LAGRÈZE-FOSSAT

Les matériaux et instruments de ses travaux, il les a donnés au Muséum d'histoire naturelle de Montauban (son herbier) et à la bibliothèque municipale de Montauban (ses livres).

Pascale MAROUSEAU



Adrien LAGREZE - FOSSAT 1814-1877

(Cliché Archives départementales du Tarn-et-Garonne).

Je tiens à remercier ici Pascale Marouseau, directrice des Archives départementales du Tarn-et-Garonne, qui a bien voulu nous faire parvenir cette notice biographique sur Adrien Lagrèze-Fossat, ainsi que Chantal Fraïsse, conservateur du Centre d'Art roman de Moissac et René Pautal, auteur d'une biographie de Lagrèze-Fossat.

C. P.